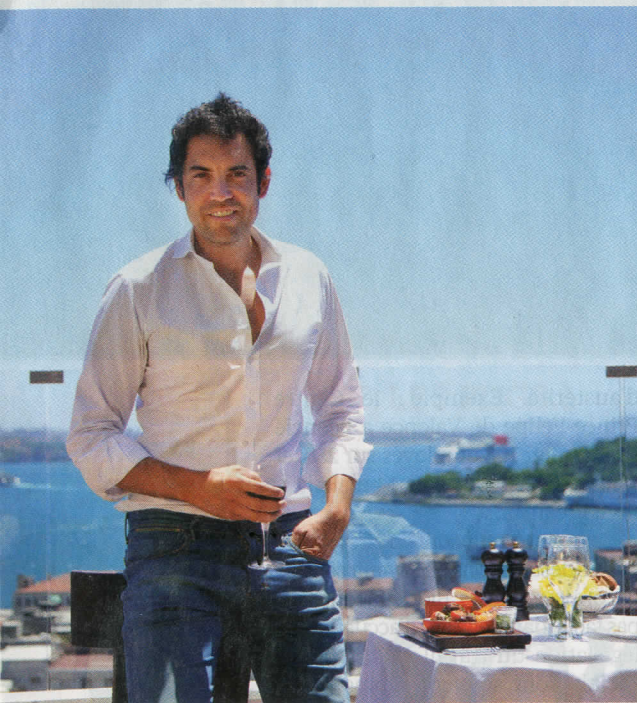


ILS SONT MAINTENANT PLUS NOMBREUX À QUITTER L'ALLEMAGNE QU'À Y IMMIGRER

## Istanbul, eldorado des Turco-Européens

Souvent méprisés dans les pays qui avaient accueilli leurs parents, les jeunes diplômés d'origine turque partent de plus en plus tenter leur chance sur les rives du Bosphore



**Alexandre Varlik**, avocat fiscaliste, s'est lancé dans les locations haut de gamme pour clientèle cosmopolite

Salut : « Merhaba », « Hallo ». En turc ou en allemand, une chope de bière à la main, une carte de visite dans l'autre, une soixantaine de Germano-Turcs sont réunis sur le toit d'un immeuble, au Teras6, bar branché dans le quartier, qui ne l'est pas moins, de Beyoglu, à Istanbul. Dans le soleil couchant qui embrase la Corne d'Or en arrière-plan, ces jeunes gens étoffent leurs réseaux professionnels et discutent avec des compatriotes qui, comme eux, ont grandi en Allemagne et ont fait le choix de « rentrer » en Turquie. « On parle de "retour" mais il s'agit généralement d'une migration, car ils n'avaient jamais vécu ici », précise Cigdem

Akkaya, qui a lancé ce rendez-vous mensuel couru et qui se définit « à parts égales » comme allemande et turque.

Après une enfance européenne, une éducation en France, en Belgique ou en Autriche, ces diplômés sont de plus en plus nombreux à venir travailler dans le pays de leurs parents. Pas dans les villes d'Anatolie aux mœurs conservatrices, ni au köy, la version turque du bled, dont leur famille est souvent originaire, bien sûr, mais à Istanbul. La locomotive économique du pays, avec un zeste oriental et une vie nocturne trépidante, est la destination idéale pour concilier ambition professionnelle, mode de vie occidental et retrouvailles avec les origines. Ces jeunes Turco-Européens délaissent une vieille Europe empêtrée dans la crise et souvent ingrate vis-à-vis de ses enfants d'adoption, pour parier sur la Turquie et ses 8,5% de croissance en 2011.

En 2006, Alexandre Varlik est un avocat fiscaliste frais émoulu de l'Université d'Assas, qui déprime devant sa feuille de paie, « 1 500 euros net par mois, et aucun avenir mirobolant en perspective ». Ce Franco-Turc de 28 ans pense tenter l'aventure avec des copains en Californie. Mais son Amérique sera la Turquie. Le déclic se produit lors d'un séjour sur les rives du Bosphore : « J'ai senti une énergie folle, un New York puissance 1000, où l'on peut tout recommencer de zéro. » Après la faillite de 2001 et la potion amère du FMI, la Turquie est en train de décoller. Après des premiers mois chaotiques, il s'engouffre dans le créneau des

locations d'appartements, de « boutiques-hôtels » de luxe, avec des associés turcs et un fonds d'investissement. Recommandés par « Vogue », les trois *houses hotels* sont aujourd'hui les pied-à-terre huppés d'une clientèle cosmopolite. A l'automne dernier, Alexandre a décliné le concept en ouvrant le « Georges », dans une bâtisse du XIX<sup>e</sup> siècle. Le succès est immédiat. L'originalité ? La carte du restaurant, qui propose une cuisine du terroir franchouillarde : coq au vin, blanquette de veau, escargots... Hommage à ses grands-parents maternels aveyronnais qui, montés sans le sou à Paris, ont fait fortune dans les cafés. Leur petit-fils s'inscrit dans la lignée, 2 200 kilomètres plus à l'est. « Je n'avais pas d'argent, juste des idées. Ce parcours aurait été impossible en France. »

Les opportunités professionnelles offertes par ce pays émergent, à la porte de l'Union européenne, incitent la seconde génération de Turcs à faire le trajet dans le sens contraire de celui effectué par leurs parents. Les études manquent pour chiffrer le phénomène, mais les observateurs du monde économique turc le confirment tous. « Il y a cinq ans, on n'en parlait pas », explique Olivier Richet, directeur de la filiale d'Arkema, qui anime un club de ressources humaines au sein de la Chambre de Commerce française en Turquie. « Cela est apparu avec la crise, et l'économie turque a redémarré rapidement. » Outre-Rhin, cinquante ans après les premiers *Gast Arbeiter* (« travailleurs invités »), le flux migratoire s'est d'ailleurs inversé. L'an dernier, 33 000 Turcs ou citoyens allemands d'ascendance turque ont quitté l'Allemagne, alors que 31 000 sont venus s'y installer. Confirmant une tendance amorcée en 2006 et battant en brèche le cliché d'une immigration massive. Cette tendance de fond ne concerne guère les jeunes sans qualification : en Turquie, le salaire minimal n'est que de 362 euros, la concurrence sur le marché du travail est rude, et « il n'y a pas d'aide sociale pour les bas revenus », ajoute Ayhan Kaya, directeur de l'Institut européen de l'université Bilgi, à Istanbul.

Les entreprises s'intéressent en revanche au profil spécifique des



nouveaux migrants : intégration parfaite dans le pays d'accueil, diplôme de l'enseignement supérieur, trilinguisme – turc, anglais ainsi que la langue du pays où ils ont grandi. Mercedes-Benz puise dans ce vivier pour recruter une bonne partie de ses cadres. « Nous leur portons un intérêt particulier », explique Salih Ertör, responsable des ressources humaines

**Elmas Aksu**

(en haut), chef de produit chez Leroy Merlin en Turquie. Ci-dessus, **David Yildiz**, intermédiaire dans le textile, vient de lancer une ligne de vêtements pour enfants.

de la marque automobile en Turquie. Avoir du personnel capable d'établir de bonnes relations et d'obtenir de bons résultats dans des environnements culturels variés est de plus en plus important. »

Ces CV biculturels se révèlent être des auxiliaires précieux pour les expatriés : ils leur donnent accès aux codes tacites du monde du travail. « Avec leur double vision, ils évitent des gaffes », commente Frédéric Lamy, responsable de Leroy Merlin en Turquie. Par exemple, si l'agencement d'un rayon ne convient pas, il ne faut surtout pas faire de reproches en public, alors qu'en France cela ne pose pas de problème. » Le bac en poche, Elmas Aksu, chef de produit chez le spécialiste du bricolage, a construit son parcours d'étudiante avec un objectif : la Turquie. « C'était mon rêve », dit-elle, aussi un peu celui de son père, couturier chez Balenciaga. Une école de commerce, avec une spécialisation dans la grande distribution, lui a permis de le concrétiser : « C'est une valeur ajoutée, car ici les études restent très générales. » A 28 ans, la jeune femme pense être de retour pour de bon. Elle glisse désormais dans sa valise de la raclette et du vin pour ses amis turcs. Avant, elle rapportait des loukoums et des épices à ses copains parisiens. L'avenir ? Elle ne se fait « aucun souci » tant les opportunités foisonnent. A condition d'accepter, au départ, de travailler plus d'heures pour un salaire inférieur à ceux pratiqués en Europe.

Le bon bagage universitaire de ces enfants d'immigrés leur ouvre les portes d'une ascension sociale rapide. La recherche d'un « poste correspondant à leur niveau de qualification ou avec davantage de responsabilités » motive les retours, analyse Salih Ertör. Avec un sourire teinté d'amertume, Halil Yildiz se souvient des difficultés auxquelles il s'est heurté sur le marché du travail en France : « Lors d'un entretien d'embauche à La Poste, la recruteuse m'a dit : "Ah, vous êtes Turc ?", a refermé mon dossier et a conclu en cinq minutes l'entretien d'un "on vous rappellera". » Coïncidence ? C'est après une naturalisation et un changement de prénom que David Yildiz décroche un « premier vrai boulot » : chargé d'achat chez Pimkie. Il sera envoyé à

Istanbul pour ouvrir un bureau. C'est l'entreprise textile qui lui fait découvrir le Bosphore. Il ne connaissait de son pays d'origine que le village familial. La plongée dans la métropole est un choc culturel : « J'étais perdu, comme n'importe quel Français. » Mais la carrière de cet « Alsacien pure souche » décolle enfin. Aujourd'hui à son compte, ce dynamique intermédiaire dans le textile entre clients français et fournisseurs turcs vient même de lancer Hakooka, une ligne de vêtements stylés pour enfants. « La souplesse du système a facilité la réalisation de mon projet. Etre français en Turquie est un avantage, alors qu'être turc en France, au mieux, ne sert à rien... »

Pour l'universitaire Ayhan Kaya, le racisme et l'islamophobie au sein de l'Union européenne pèsent beaucoup dans la motivation pour boucler sa valise : « Ces jeunes n'apprécient pas la façon dont les Turcs sont traités. Leur appartenance à la classe moyenne supérieure leur donne la possibilité de partir. Ils choisissent la Turquie par accointances culturelles, mais ils auraient pu opter pour les Etats-Unis. » Fils de chirurgien établi dans la région de la Ruhr, éternel premier de la classe, Arda Sürel n'a jamais « été perçu comme un étranger à cause du statut social de [s]on père » : « Mais ma génération ressent que les Turcs ne sont franchement pas les bienvenus. L'Allemagne n'a pas été capable de voir notre potentiel et s'interroge aujourd'hui sur les raisons de notre départ. » Incrédules, des délégations ministérielles des Länder sont même allées enquêter sur les raisons de ce désamour. A Istanbul, la ville de sa naissance, Arda Sürel, banquier reconverti en conseiller financier indépendant, se sent simplement « à la maison ». Il met à profit ses « caractéristiques allemandes, comme la concentration et la discipline » pour faire fructifier son business avec les sociétés et les institutions allemandes. « Contrairement à ceux qui sont originaires du Maghreb, nous, les Turcs, avons de la chance. Grâce au décollage économique de la Turquie, nous avons un endroit où revenir. »

**LAURE MARCHAND**

Reportage photo : Serkan Taycan/Sipa pour « Le Nouvel Observateur »